



HAL
open science

Arnaud des Pallières, conteur de notre temps

Julie Savelli

► **To cite this version:**

Julie Savelli. Arnaud des Pallières, conteur de notre temps. Bref, le magazine du court métrage, 2012, pp.26-28. hal-01910392

HAL Id: hal-01910392

<https://hal.science/hal-01910392>

Submitted on 15 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

(gros plan I)

ARNAUD DES PALLIÈRES

CONTEUR DE NOTRE TEMPS

Placé sous le signe de la transmission pour sa 18^e édition, le festival Visions du réel de Nyon (du 20 au 27 avril 2012) a consacré l'un de ses traditionnels ateliers au cinéaste Arnaud des Pallières. Dans le cadre d'une conversation animée par le directeur artistique Luciano Barisone et son collaborateur Emmanuel Chicon, le cinéaste a confié avec beaucoup de générosité ses manières de faire et de penser ses films, qui constituent une œuvre déterminante pour le cinéma contemporain.



Les choses rouges, 1994.

26

Le 7 mars 1987, Arnaud des Pallières, étudiant en cinéma à la Fémis, organise et filme la fameuse conférence de Gilles Deleuze intitulée *Qu'est-ce que l'acte de création ?* : "Je voulais surtout, dit-il, l'entendre réfléchir autour d'un poncif qui, à l'époque, s'imposait – l'art, c'est de la communication – et qui me rendait fou de rage [...] C'était comme si la poésie, l'art, le cinéma étaient des instruments au service de quelque chose." La réponse du philosophe est claire, réconfortante : "L'art n'a rien à faire avec la communication, ne contient strictement pas la moindre information. En revanche, il a une affinité fondamentale avec l'acte de résistance." Et il semble bien qu'Arnaud des Pallières n'ait eu cesse dès lors de résister, explorant la langue du cinéma pour raconter des histoires autrement.

Dans plusieurs de ses courts métrages, *La mémoire d'un ange* (1989), *Avant après* (1993) et *Les choses rouges* (1994), il "expérimente et rate, car inventer c'est partir dans des directions dont on n'est pas assuré". Ce sont "de petits films où il s'agissait d'inventer des formes mais pas véritablement de raconter une histoire". Pourtant, ses expérimentations portent déjà sur la narration, cherchant d'autres correspondances entre les voix, les sons et les images pour dire la complexité du monde, pour défendre "un rapport libre et vivant, un rapport organique d'éloignement et de proxi-

mité entre l'image et le son". Cette "libération audiovisuelle" du récit est essentielle, elle traverse toute l'œuvre du cinéaste. Et son origine pourrait justement se trouver dans "la disjonction voir/parler" évoquée par Gilles Deleuze à propos des cinémas de Syberberg, Straub et Duras lors de cette conférence fondatrice : "On nous parle de quelque chose ; on nous fait voir autre chose ; ce dont on nous parle est sous ce qu'on nous montre."

histoire du présent

En 1996, Arnaud des Pallières réalise *Drancy Avenir*, son "premier film" selon lui. S'appuyant sur *Si c'est un homme* de Primo Levi et *L'espèce humaine* de Robert Antelme, le cinéaste raconte la Shoah, tente de transmettre par les moyens du cinéma. L'acteur Mohamed Rouabhi, son ami, lui fait visiter la cité de La Muette, à Drancy, réquisitionnée dès 1940 comme lieu de détention avant la déportation vers les camps de la mort. Le cinéaste en fait le lieu de tournage du film, mettant l'accent sur le rôle de la France dans l'extermination des Juifs.

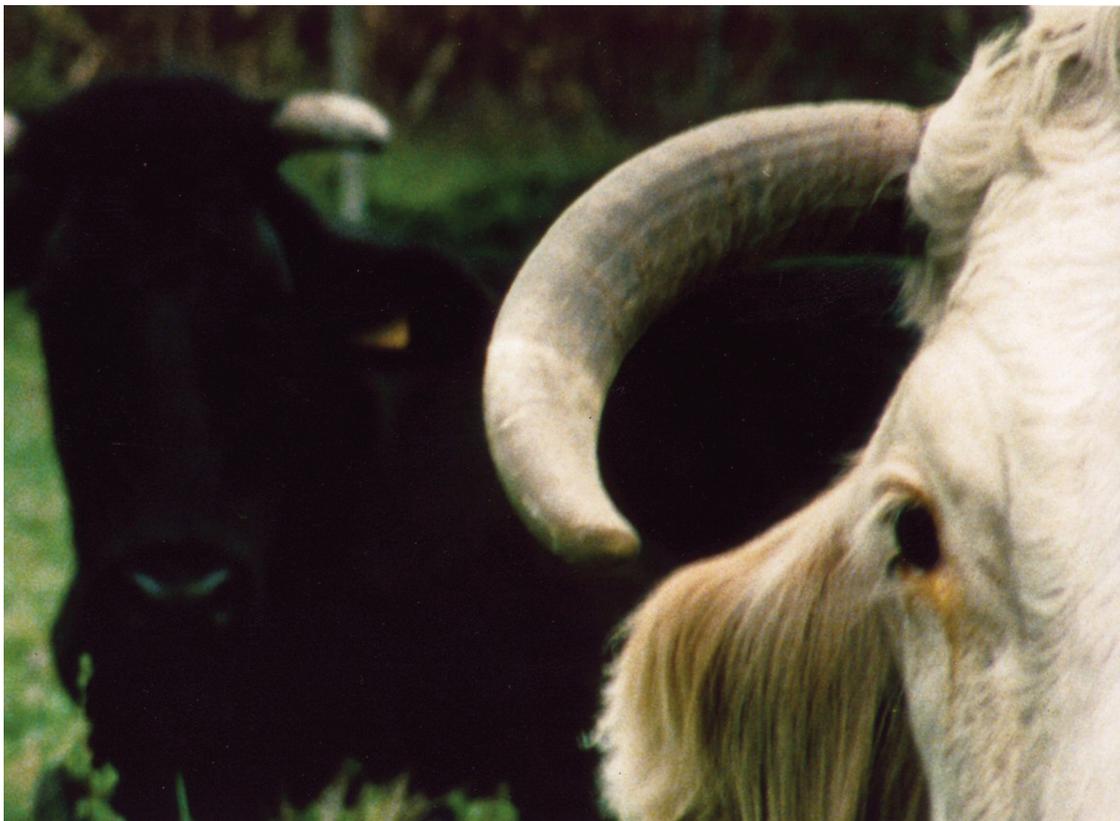
L'ancien camp de Drancy n'est certes plus, mais les textes dits en off viennent creuser la surface plane des images du présent. Les barres d'immeubles, le ciel, le chemin de fer... tout fait signe. Une cour d'école se prête à l'écoute du récit de la déportation de milliers d'enfants : les

petits corps d'aujourd'hui sont alors, pour le spectateur, ceux d'hier.

La figure de l'enfant est au cœur de tout ce cinéma : il est un passeur, celui qui vit dans le pur présent, porté par le passé et le futur incertain. "Une station du métro parisien porte le nom de Drancy Avenir. C'est une ironie ou l'inconscience de quelque administration ? Je ne sais pas. Mais de l'écart entre ces deux mots surgit une image, comme un avertissement ou une prophétie qui reconduirait au passé. Notre avenir contient le germe de la destruction du passé." La mémoire de l'Histoire ne peut donc être qu'un travail sur le présent.

si on peut le faire, pourquoi le faire ?

Grand admirateur de Perec, le cinéaste aime la contrainte et accepte de répondre à une commande de la télévision. On lui demande de faire un film sur Robert Antelme, il propose un film "avec Gertrude Stein" (1874-1946). Juive, homosexuelle, Américaine vivant en France et publiée à compte d'auteur, elle n'a vécu "que du seul crédit qu'elle s'accordait", dit Arnaud des Pallières, citant Nietzsche. Il ajoute aussi : "C'est le seul film un peu joyeux que j'ai fait." On ne tiendra donc pas compte de son titre : *Is Dead (Portrait incomplet de Gertrude Stein)*.



Is Dead (Portrait incomplet de Gertrude Stein), 1999.

Pas un mot dans le film qui ne provienne des textes de l'écrivain, en quelque sorte racontée par elle-même. Son œuvre et sa vie sont évoquées par la lecture de ses récits autobiographiques : sa voix fantôme se mêle à celles de Micheline Dax et Michaël Lonsdale dans une étonnante polyphonie narrative. Car ce qui intéresse Arnaud des Pallières, c'est la similitude des préoccupations artistiques, en littérature comme au cinéma, peu importe l'époque. Comment raconte-t-on une histoire, à quel temps et de quel point de vue ? Peut-on décrire la réalité autrement qu'en la répétant et la répétition n'est-elle pas justement vecteur de différence ? Cette question – deleuzienne – de la répétition est bien au cœur du dispositif cinématographique qui, pour ce faire, enregistre vingt-quatre fois par seconde la même image. Arnaud des Pallières et son chef opérateur Julien Hirsch en ont intimement conscience lorsqu'ils jouent sur la vitesse de défilement de la pellicule, s'inscrivant dans la lignée des joyeuses expérimentations de Mekas et Brakhage, eux-mêmes influencés par les explorations littéraires de Gertrude Stein.

Is Dead est un film de montage : "560 coupes pour une durée de 45 minutes". Un film de collage donc, qui nous fait sentir l'écoulement du temps en même temps que sa discontinuité. Textes, voix, archives et prises de vue réelles, autant de "blocs de mouvement-durée" juxtaposés pour essayer ●●●

Bio-filmo



Né le 1^{er} décembre 1961, Arnaud des Pallières est féru de littérature : la plus grande aventure de son enfance, c'est la lecture, dit-il, parce que "Quiconque écoute une histoire se trouve en compagnie de celui qui la raconte." Il fonde d'abord une compagnie de théâtre, monte la correspondance de Sade et de Nietzsche. Puis la découverte "des dispositifs très théâtraux" du cinéaste allemand Syberberg le conduit au cinéma, qu'il apprend à la Femis. "Ce que je garde du théâtre, c'est ce grand plaisir de travailler avec des acteurs, y compris dans le cinéma documentaire." Et de fait, les comédiens, professionnels ou non, habitent tous ses films : ils sont "ses traducteurs". Comme au théâtre, le cinéaste travaille avec une troupe constituée de l'opérateur Julien Hirsch ou du compositeur Martin Wheeler, par exemple. "Il y a ceux qui font toujours les mêmes films en changeant chaque fois d'équipe et l'inverse : ne jamais refaire le même film avec toujours les mêmes personnes." Chaque

projet, réalisé en "famille", est donc l'occasion de renouveler les expériences formelles pour ce cinéaste dont la filmographie déroutante mélange les durées et les genres. Arnaud des Pallières achève en 2012 une nouvelle "fiction" : *Michael Kohlhaas*.

- 1987** Gilles Deleuze : qu'est-ce que l'acte de création ?, 49 mn.
- 1988** Le désorganisateur, 13 mn.
- 1989** La mémoire d'un ange, 22 mn.
- 1991** Le jardin du bonheur, 26 mn.
- 1992** Les trois temps du reveneur, 19 mn 30.
- 1993** Avant après, 15 mn.
- 1994** Les choses rouges, 20 mn.
- 1996** Drancy Avenir, 84 mn, sorti le 12 novembre 1997.
- 1999** *Is Dead (Portrait incomplet de Gertrude Stein)*, collection *Un siècle d'écrivains*, 47 mn.
- 2001** Disneyland, mon vieux pays natal, 46 mn.
- 2003** Adieu, 122 mn, sorti le 8 septembre 2004.
- 2008** Parc, 90 mn, sorti le 14 janvier 2009.
- 2010** Diane Wellington, 16 mn.
- 2011** Poussières d'Amérique, 100 mn.

(gros plan I)

... de faire ce que l'on ne peut pas faire – ramener le passé à la vie – et peut-être y parvenir malgré tout, car l'art n'est-il pas justement, selon Gilles Deleuze, ce qui résiste, y compris à la mort ? Et le cinéaste d'ajouter : "Certains font toujours le même film, ils approfondissent quelque chose. Personnellement, je me sens plus proche de quelqu'un comme Stein, dont une phrase est devenue pour moi comme une sorte d'emblème : Si on peut le faire, pourquoi le faire ?"

ce qui ne disparaît pas

Les films d'Arnaud des Pallières font l'expérience complexe du récit collectif, comme une tentative de saisir notre réalité, "ce qui, lorsqu'on cesse d'y croire, ne disparaît pas", dit-il dans son film *Disneyland, mon vieux pays natal* (2001), citant l'auteur américain de science-fiction Philip K. Dick. Il s'agit ici d'une nouvelle commande de la télévision, mais cette fois le cahier des charges exige que le film se fasse en vidéo, induisant d'autres techniques. Le cinéaste évoque son inquiétude d'échapper à la matière du film, de ne pas sentir le passage du temps comme en pellicule. Julien Hirsch lui bricole une petite caméra Sony et le résultat est sensible : le grain de *Disneyland* est sale, les couleurs du parc d'attractions sont saturées, agissant comme une métaphore profondément mélancolique de notre monde. Le montage virtuel change aussi



Disneyland, mon vieux pays natal, 2001.

Le film s'ouvre sur le conte du *Joueur de flûte de Hamelin*, tandis qu'à l'écran un train entre en gare. Le cinéaste raconte comment, pour se venger des notables qui refusèrent de lui payer son dû, le joueur de flûte qui avait dératé cette ville de l'ancienne Allemagne, ensorcela alors les enfants. Des wagons repartent de la gare avec fracas emportant la chute de la fable : "Et on ne les revit jamais". Depuis l'intérieur du wagon vide, l'idée des camps prend alors forme, tandis que la voix off poursuit son récit : "Depuis huit ans que cet endroit existe, 85 millions d'hommes, de femmes, de vieillards, d'adolescents, d'enfants, de bébés se sont rendus au son du joueur de flûte de Disneyland Paris. Qu'a-t-on fait de tous ces gens ? [...] Serons-nous les enfants de l'histoire ou n'en serons-nous que les rats ?" L'Histoire imprègne toute l'œuvre d'Arnaud des Pallières, ne disparaît pas, continue d'exister même dans le présent.

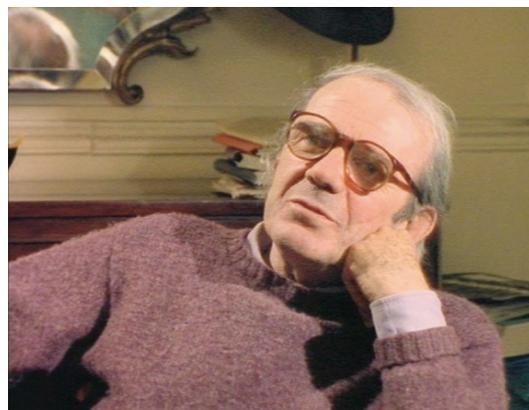
**il nous arrive
quelque chose
du passé**

Chaque film, différent, emprunte une nouvelle direction pour continuer d'expérimenter la puissance romanesque. Dans son dernier projet, un diptyque, Arnaud des Pallières se réapproprie des archives anonymes pour mettre en scène la petite et la grande Histoire.

Diane Wellington (2010) adapte très librement le récit de Nancy Peavy : 1938, Dakota du Sud, les restes d'une adolescente sont retrouvés dans un champ. Ce petit film court, essentiel, sollicite la valeur expressive des images par le biais d'un montage sériel et de cartons renouant avec les codes du cinéma muet. *Poussières d'Amérique* (2011) adopte la même "creative method" : sans dialogues, il raconte une vingtaine d'histoires brèves, parfois mises en musique, mêlant les grands événements aux faits divers. Autant de récits collectifs qui, mis côte à côte, décrivent l'*american way of life* : "Ce film est une improvisation. Ça parle d'Amérique, donc de nous. Des morceaux de la vie de chacun. Un enfant, son père, sa mère, le lapin, le chien, les

fleurs, votre enfance, la mienne, la nôtre. Les Indiens, Christophe Colomb, Apollo, la Lune. Chaque personnage dit "je". C'est le journal intime de chacun. L'autobiographie de tout le monde."

Le cinéaste ne part plus cette fois d'un corpus de textes, mais d'images préexistantes qui le touchent. "J'ai fait un travail de fourmi, visionné des milliers d'heures de films et parfois j'entrevois quelque chose. [...] Comme si j'avais, en les voyant, des réminiscences d'autres vies que la mienne. [...] C'est la théorie benjaminienne du Il nous arrive quelque chose du passé. Une étincelle qui surgit, ça s'ouvre, ça se referme, et si on est là pour la recevoir, alors on a accès à quelque chose que des milliers d'heures d'étude, de livres d'histoire ne nous permettraient pas de saisir."



Gilles Deleuze : qu'est-ce que l'acte de création ?, 1987.



Avant après, 1993.

la valeur du plan : "Nous montons cette fois des groupes, des bulles de plans" explique le cinéaste. On retrouve toujours cette dissociation voir/parler, devenue structurante : les images entrent en correspondance avec un univers sonore entièrement recréé en studio, à la fois pour des questions d'écriture et de copyright. Un monde singulier et effrayant, triste aussi, est dépeint : nous voyageons dans l'esprit du cinéaste qui décrypte Disney avec d'autres codes.

Arnaud des Pallières donne ici toute leur puissance métaphorique aux archives choisies et montées en alternance avec les intertitres. La voix off, si déterminante dans les films précédents, s'est tue, laissant place à la voix intérieure du film, respiration intime dont nous intégrons naturellement la pulsation narrative.

Avec beaucoup de justesse, de poésie et de rigueur, Arnaud des Pallières raconte des histoires, nous divertit comme Brecht cherchait à nous donner du plaisir dans son théâtre, dit-il non sans un certain sens de l'humour. "Je suis parti d'objets assez complexes, d'un amour pour la philosophie, pour la spéculation et plus j'ai avancé dans le travail, plus j'ai cherché l'os de ce que c'est que raconter une histoire, ce qui n'est pas moins ambitieux." Et de fait, Arnaud des Pallières est un conteur inclassable. Il raconte avec une liberté rare, explore et réactive notre Histoire par les moyens du cinéma, dissociant pour cela le voir et le parler, travaillant à l'endroit où le documentaire rencontre la fiction, et réciproquement.

Julie Savelli